

A magical forest scene with a glowing heart-shaped artifact rising from a stone pedestal. The heart is made of blue and gold crystals, with a bright light emanating from its base. The pedestal is made of stone and has a small blue crystal on its front. The forest is lush with green trees and foliage, with a path leading towards the pedestal. The overall atmosphere is mystical and ethereal.

LES ORIGINES DU CŒUR DE L'AUBE

RÉCIT PAR PIERRICK VAROQUIER

Images : ChaptGpt 5.2

LE SOUFFLE DES ORIGINES

Au commencement, il n'y avait rien. Ni terre. Ni ciel. Ni souffle.

Puis Trois vinrent. On ne sait d'où. On ne sait pourquoi. Les textes anciens disent qu'ils marchèrent sur le néant comme on marche sur une route tracée depuis toujours. D'autres disent qu'ils étaient le néant lui-même, devenu conscience. Les nommer serait mentir. Les décrire serait trahir. Car nul ne les vit jamais deux fois de la même manière.

Ensemble, ils façonnèrent. Ils dressèrent les montagnes. Creusèrent les vallées. Tracèrent le lit des rivières qui ne coulaient pas encore. Ils sculptèrent la pierre, élevèrent la terre, dessinèrent les contours du monde.

Valdoria naquit. Mais vide. Silencieuse. Les montagnes ne portaient rien. Les vallées restaient nues. Les rivières attendaient sans eau. Le monde était là, achevé dans sa forme, mais mort dans son essence.

Les Trois contemplèrent leur œuvre. Et s'en lassèrent.

On ne sait ce qui les détourna. Peut-être un autre monde à créer. Peut-être l'ennui. Peut-être simplement l'indifférence qui saisit ceux qui ont trop créé. Ils ne voulaient plus s'en occuper.

Alors, avant de partir, ils insufflèrent. De leur souffle naquit le Flux. Ce n'était ni vent, ni flamme, ni eau. C'était une émanation d'eux-mêmes, un fragment de leur puissance laissé là comme un serviteur chargé d'achever ce qu'ils avaient abandonné.

Le Flux se répandit. Il coula dans les vallées. Escalada les montagnes. S'enfonça dans la terre. Caressa la pierre. Et partout où il passait, la vie jaillissait. Les rivières se mirent à couler. Les forêts surgirent, racines plongeant dans les profondeurs. L'herbe recouvrit les plaines. Les fleurs éclatèrent. Les arbres se dressèrent, immenses, portant dans leur sève la mémoire du Flux.

Le Flux ne créait pas selon un plan. Il créait selon ce qu'il était. Des bêtes émergèrent. Certaines marchaient. D'autres volaient. D'autres rampaient entre les pierres. Les dragons naquirent du feu et du vent. Les loups des ombres et de la faim. Les oiseaux du ciel et du chant.







Et puis vinrent les peuples. Certains disent qu'ils émergèrent de la terre elle-même. D'autres qu'ils naquirent de la sève. D'autres encore qu'ils furent tissés dans l'air et le feu. Mais tous portaient en eux un fragment du Flux, comme une mémoire gravée dans la chair. Les humains se levèrent, curieux et fragiles. Les elfes s'éveillèrent, lents et vigilants. Les nains naquirent des profondeurs, où le Flux brûlait plus dense. Les orcs furent taillés dans la force et la colère. Les dryades s'éveillèrent dans les racines, liées à jamais aux arbres. Les dragonides fendirent le ciel, portant le sang du feu primordial. Le Flux circulait en tout. Il était la sève dans les arbres. Le sang dans les veines. Le souffle dans les poumons. Il liait chaque chose à toutes les autres. La pierre à la rivière. L'arbre à la bête. La bête au peuple. Tout était relié. Tout respirait ensemble.

Valdoria vivait.

Les Trois partirent. Mais partirent-ils vraiment ? Certains disent qu'ils ont oublié ce monde. D'autres qu'ils l'observent encore, de loin, attendant. D'autres murmurent qu'ils ne dorment jamais, qu'ils marchent encore quelque part au-delà des montagnes, guettant le moment où leur œuvre vacillera. Les anciens racontent qu'on les verra revenir. Pas pour sauver. Pas pour détruire. Simplement parce que ce qui a été commencé doit être achevé.

Mais le Flux, lui, resta. Il continue de couler. De nourrir. De lier. Il est l'origine. Le lien. L'équilibre. Sans lui, Valdoria redeviendrait ce qu'elle fut au commencement : un monde vide, silencieux, abandonné par ceux qui l'ont fait naître.



L'ÂGE OÙ LE FLUX ÉTAIT LIBRE

Il fut un temps où le Flux coulait sans entrave. Librement. Pleinement. Les rivières chantaient. Les forêts respiraient. Les montagnes pulsaient comme des cœurs de pierre. Le monde entier vibrait d'une même musique, ancienne et éternelle.

Les peuples vivaient sous sa bénédiction. Le Flux nourrissait les récoltes. Guérissait les blessures. Portait les prières. Un enfant naissait, et le Flux l'accueillait. Un arbre tombait, et le Flux le reprenait. Rien ne se perdait.

Tout circulait.

Les humains bâtirent leurs cités dans les plaines où le Flux coulait doux. Les elfes tissèrent leurs demeures dans les hauteurs, là où il murmurait entre les feuilles. Les nains creusèrent profond, cherchant les veines brûlantes qui traversaient la roche. Les orcs erraient dans les steppes, où le Flux rugissait comme le tonnerre. Les dryades s'enracinèrent dans les forêts anciennes, devenant elles-mêmes partie du Flux. Les dragonides régnaient dans les cieux, chevaucheurs du vent, portés par le souffle du monde.

Et tous vivaient. Non sans conflit. Non sans douleur. Mais en équilibre. Car le Flux ne choisissait personne. Il donnait à tous. Il reprenait à tous. Il liait chaque peuple au suivant, chaque bête à la terre, chaque souffle au ciel. On raconte qu'en ces temps-là, un enfant pouvait poser sa main sur un arbre et sentir battre la sève. Qu'un guerrier blessé pouvait s'allonger sur la terre et être soigné par elle. Qu'un sage pouvait écouter le vent et entendre la mémoire du monde.

Le Flux était partout. Il était le lien invisible entre toutes choses. Le fil d'or qui tissait la vie. L'écho du souffle des Trois, encore présent, encore vivant.

Les saisons tournaient sans jamais s'égarer. Le printemps fleurissait quand il devait fleurir. L'été brûlait juste ce qu'il fallait. L'automne récoltait sans épuiser. L'hiver endormait sans tuer.



Valdoria prospérait. Les chants de cette époque parlent de moissons si abondantes qu'elles nourrissaient les villages pour trois saisons. De pluies qui tombaient exactement quand la terre les appelait. De dragons qui survolaient les montagnes sans jamais attaquer, car ils n'avaient pas faim.

Certains appellent cet âge l'Âge d'Or. D'autres, le Temps d'Avant. Les plus vieux l'appellent simplement l'Équilibre.

Mais tous savent une chose : cela ne dura pas.

Car les peuples, en grandissant, apprirent quelque chose. Le Flux pouvait être touché. Plié. Utilisé.

Au début, ce fut innocent. Un guérisseur qui appelait le Flux pour soigner une fièvre. Un forgeron qui le concentrait dans sa forge pour chauffer le métal. Un druide qui le dirigeait vers un champ stérile pour le faire reverdir.

Petits gestes. Petites manipulations. Mais le Flux répondait. Et plus on l'appelait, plus il répondait vite.

Les premiers mages apparurent. Ceux qui savaient parler au Flux. Le guider. Le concentrer. Certains disent qu'ils furent bénis. D'autres qu'ils furent maudits dès le premier souffle.

Peu importe. Ce qui est sûr, c'est qu'en apprenant à toucher le Flux, les peuples découvrirent quelque chose d'autre. Le pouvoir. Et avec le pouvoir vint la tentation. Puis la peur. Puis la démesure.



LA DÉMESURE ET LA PEUR

Les peuples ne s'arrêtèrent pas. Certains l'utilisèrent pour créer. Les forgerons nains façonnèrent des armes qui ne rouillaient jamais, des armures qui respiraient avec celui qui les portait. Les artisans elfes tissèrent des étoffes qui captaient la lumière et la rendaient vivante. Les druides humains firent reverdir des déserts entiers, appelant le Flux pour nourrir la terre stérile.

Le monde changeait. Évoluait. Grandissait.

Mais d'autres découvrirent autre chose. Le Flux ne servait pas qu'à créer. Il pouvait détruire.

Un mage en colère leva la main, et le Flux devint foudre. Un seigneur jaloux murmura une incantation, et les récoltes de son rival se flétrirent en une nuit. Un guerrier assoiffé de pouvoir plongea son épée dans la terre, et le Flux se tordit, consumant tout sur son passage.

Le Flux ne refusait rien. Il répondait à tout. Au bien. Au mal. À la vie. À la mort.

Certains allèrent plus loin encore. Ils tentèrent de plier le temps lui-même. On raconte qu'un mage voulut revenir en arrière pour empêcher la mort de son enfant. Il arracha le Flux, le tordit, l'obligea à reculer. Pendant trois jours, le soleil ne bougea pas. Les rivières coulèrent à l'envers. Les oiseaux tombèrent du ciel.

Quand le Flux reprit son cours, le mage avait disparu. Son enfant aussi. Et à leur place, il ne restait qu'une cicatrice dans le monde. Un endroit où rien ne poussait plus. Où le Flux lui-même refusait de passer.

D'autres cherchèrent à régner. Des tyrans se levèrent, brandissant le Flux comme une couronne. Ils asservirent des villages entiers. Pliaient les volontés. Brûlaient ceux qui résistaient. Le Flux ne les en empêcha pas. Car le Flux n'avait ni morale, ni conscience. Il était. Simplement. Les guerres éclatèrent. Non plus pour des terres ou des richesses. Mais pour le Flux lui-même. Celui qui contrôlait le Flux contrôlait tout. Les montagnes furent fendues. Les forêts consumées. Les rivières asséchées. Le ciel lui-même portait des cicatrices, là où des mages avaient arraché trop de pouvoir.

Valdoria saignait. Le Flux, jadis doux et généreux, devenait instable. Imprévisible. Des tornades surgissaient sans raison. Des tremblements de terre fracturaient des cités paisibles. Des épidémies mystérieuses décimaient des peuples qui n'avaient rien fait. Comme si le Flux lui-même souffrait. Ou se vengeait.

Et c'est alors que les Trois revinrent.

On ne sait comment ils surent. Peut-être sentirent-ils qu'on touchait à ce qui leur appartenait. Peut-être le Flux lui-même les appela, plié sous trop de mains. Ils se tinrent au sommet de la Montagne Sans Nom, là où le ciel touche la terre. Et ils regardèrent.

Ce qu'ils virent ne les horrifia pas. Les guerres, les morts, les cités en ruines... tout cela leur importait peu. Ils n'avaient jamais aimé ce monde. Ils l'avaient simplement façonné, puis abandonné.

Non. Ce qui les révolta, ce fut autre chose. Leur souffle. Leur pouvoir. Leur Flux. Entre les mains de tous.

Des enfants qui jouaient avec. Des guerriers qui le brandissaient comme une arme vulgaire. Des tyrans qui s'en paraient comme d'une couronne volée. Des mages qui l'arrachaient, le tordaient, le pliaient à leur volonté.

Le Flux n'était plus libre. Il était devenu bien commun. Accessible. Manipulable. Profané.

On dit qu'ils ne parlèrent pas immédiatement. Qu'ils se contentèrent de regarder, le visage fermé, tandis que le Flux pulsait sous eux, répondant à mille voix à la fois.

Puis l'un d'eux murmura : « Ils se croient maîtres de ce qui n'est pas à eux. »

Un autre répondit : « Ce souffle était nôtre. Ils n'avaient pas le droit d'y toucher. »

Et le troisième, celui dont nul ne connaît le visage, dit simplement : « Alors il faut le leur reprendre. »

Ce n'était pas de la pitié. Ce n'était pas de la sagesse. C'était de la possession.

Le Flux était leur création. Leur émanation. Leur héritage. Et les peuples, ces créatures nées du Flux, osaient s'en servir comme si cela leur appartenait.

La peur était née. Non pas la peur du chaos. Mais la peur que leur pouvoir ne leur échappe définitivement. Peur de perdre le contrôle. Peur que le Flux, en servant trop de maîtres, ne finisse par n'en servir aucun. Peur que ce qu'ils avaient insufflé devienne indépendant, sauvage, indomptable.

Ils prirent une décision. Une décision qui changerait Valdoria pour toujours.

LE CŒUR DE L'AUBE

Les Trois ne détruiraient pas le Flux. Ils auraient pu. D'un geste, ils auraient pu reprendre leur souffle, aspirer toute cette énergie, laisser Valdoria retourner au silence. Un monde vide. Un monde mort.

Comme au commencement.

Mais ils ne le firent pas.

Peut-être par orgueil. Peut-être par curiosité. Peut-être simplement parce qu'effacer le Flux aurait été reconnaître leur échec. Alors ils choisirent autre chose.

Ils décidèrent de cacher son pouvoir.

Au sommet de la Montagne Sans Nom, là où nul ne pouvait les voir, ils se mirent à l'œuvre. De leurs mains, ils façonnèrent une relique. Ils y enfermèrent ce qui rendait le Flux manipulable. Son essence. Sa clé. La part qui répondait aux appels. Ils la scellèrent, la comprimèrent, la piégèrent dans une forme que les mortels pourraient tenir entre leurs mains.

Le Cœur de l'Aube naquit.

Ce n'était pas une pierre. Ce n'était pas un joyau. C'était le pouvoir du Flux lui-même, arraché de sa source et condensé. Une relique. Un réceptacle. Une prison dorée.

Lorsque le Cœur fut achevé, le monde changea. Instantanément. Le Flux cessa de répondre. Les mages levèrent les mains, mais rien ne vint. Les guérisseurs appelèrent, mais le silence leur répondit. Les druides sondèrent la terre, mais elle resta muette.

Le Flux coulait toujours. On le sentait. Dans la sève des arbres. Dans le souffle du vent. Dans le battement des cœurs. Il circulait encore, équilibré, éternel, fidèle à sa nature. Mais son pouvoir avait disparu. Comme un fleuve qui coule toujours, mais dont l'eau refuse désormais d'étancher la soif. Visible. Présent. Mais inaccessible.

Les peuples comprirent. Leur pouvoir leur avait été retiré. Non pas détruit. Seulement enfermé. Et quelque part, caché dans le monde, se trouvait la clé de tout. Le Cœur de l'Aube.

Mais quelque chose d'étrange se produisit.

Ceux qui avaient touché au Flux avant qu'il ne soit scellé gardèrent une trace. Une empreinte. Une étincelle minuscule, logée au plus profond de leur être. Comme une cicatrice lumineuse que les Trois n'avaient pas pu effacer.

Les dragons, qui avaient été créés du feu et du vent, conservèrent leur souffle de flamme. Les elfes, qui avaient tissé leur magie dans les hauteurs, gardèrent leur lien avec la nature et leur longévité. Les nains, qui avaient forgé dans les veines brûlantes du Flux, purent encore sentir les métaux précieux et résister au feu. Les dryades restèrent liées aux arbres, portant en elles la mémoire de la sève.

Mais c'était tout. Des fragments. Des échos. Des restes d'un pouvoir qui avait été immense.

Certains peuples n'avaient presque rien gardé. Les humains, qui avaient peu manipulé le Flux, redevinrent presque ordinaires. Les orcs perdirent leur connexion aux éléments. Chaque peuple se retrouva avec ce qu'il avait touché. Ni plus, ni moins.

Ce n'était plus de la magie. C'était une nature. Une particularité gravée dans la chair. Transmise de génération en génération. Immuable. Les dragons naîtraient toujours avec le feu dans la gorge. Les elfes vieilliraient toujours lentement. Les dryades parleraient toujours aux arbres.

Mais le vrai pouvoir, celui de plier le Flux lui-même, de le modeler selon sa volonté, de créer ou de détruire à grande échelle, celui-là était enfermé. Dans le Cœur.

Certains dirent que les Trois l'avaient fait par cruauté. Pour punir. Pour humilier. D'autres murmurèrent que c'était un test. Une épreuve. Une chance, peut-être, pour celui qui le trouverait. Car le Cœur n'était pas perdu pour toujours. Il existait. Quelque part. Et celui qui mettrait la main dessus pourrait à nouveau toucher le Flux. Non pas comme avant, éparpillé entre mille mains. Mais concentré. Entier. Absolu.

Un seul maître. Un seul pouvoir. Une seule volonté.

Les Trois ne dirent rien de plus. Ils ne révélèrent pas où ils l'avaient caché. Sous une montagne ? Au fond d'un océan ? Dans une forêt oubliée ? Nul ne savait. Peut-être même ne le savaient-ils plus eux-mêmes.

Puis ils disparurent. Pour la deuxième fois. Certains disent qu'ils retournèrent au néant d'où ils venaient. D'autres qu'ils restèrent, invisibles, attendant de voir ce que feraient les peuples de leur héritage volé.

Valdoria continua de vivre. Les saisons tournaient. Les récoltes poussaient. Les rivières coulaient. Le Flux circulait toujours, fidèle, silencieux, inaccessible. Le monde était équilibré. Mais il était aussi privé.

Les mages devinrent de simples érudits. Les guérisseurs apprirent à soigner avec des plantes et des prières. Les bâtisseurs durent compter sur leurs mains et leur sueur. Le monde redevint ordinaire. Fragile. Mortel.

Et pourtant, dans chaque cœur, une question demeurerait. Où est-il ? Qui le trouvera ? Et surtout : que fera-t-il de ce pouvoir ?



LES GARDIENS ET L'ORACLE

Lorsque le Cœur de l'Aube disparut dans les profondeurs du monde, le silence tomba sur Valdoria. Un silence lourd. Inquiet. Les peuples regardaient autour d'eux, cherchant des réponses. Où était-il ? Qui le chercherait ? Qui le trouverait ? Et surtout : devait-on le trouver ?

C'est alors que les premiers Gardiens se levèrent.

On ne sait pas qui furent les premiers. Certains disent qu'ils étaient des sages qui avaient vu les Trois partir. D'autres affirment qu'ils étaient des créatures anciennes, nées avant même les peuples, témoins silencieux de la création du monde. D'autres encore murmurent qu'ils furent choisis par le Flux lui-même, marqués d'un sceau invisible que nul ne pouvait voir. Ce qui est sûr, c'est qu'ils formèrent un Conseil.

Le Conseil des Gardiens du Cœur de l'Aube.

Leur mission était simple. Unique. Terrible. Empêcher que le Cœur ne soit trouvé.

Car ils comprenaient ce que beaucoup refusaient de voir. Si le Cœur tombait entre de mauvaises mains, Valdoria retomberait dans le chaos. Pire encore. Car cette fois, le pouvoir ne serait plus dispersé entre mille mains. Il serait concentré en une seule. Un tyran absolu. Un dieu vivant. Une destruction inévitable.

Les Gardiens jurèrent de protéger le monde. Non pas en cherchant le Cœur. Mais en s'assurant que personne ne le cherche. Ils étouffèrent les rumeurs. Effacèrent les légendes. Brûlèrent les cartes. Tuèrent, parfois, ceux qui s'approchaient trop près de la vérité.

Certains les appelèrent protecteurs. D'autres les appelèrent censeurs.

À leur tête se tint l'Oracle.

On ne sait pas qui il fut. Ni d'où il venait. Ni même s'il était seul ou si plusieurs portèrent ce nom au fil des siècles. Certains disent qu'il était le dernier à avoir vu les Trois. D'autres qu'il était le premier à avoir senti où le Cœur avait été caché. D'autres encore affirment qu'il n'était qu'un homme ordinaire, élevé par les Gardiens pour incarner leur autorité.

Mais tous s'accordent sur une chose : l'Oracle savait des choses que nul autre ne savait.

Ou prétendait savoir.

Car c'est là que le doute naquit.

Les Gardiens affirmaient protéger le monde du Cœur. Mais savaient-ils réellement où il était ? Ou mentaient-ils, jouant sur la peur pour maintenir leur pouvoir ? Certains murmuraient que l'Oracle connaissait l'emplacement exact du Cœur, qu'il le gardait jalousement, attendant le moment de s'en emparer. D'autres juraient que les Gardiens cherchaient désespérément le Cœur depuis des siècles, en secret, pour le détruire ou le cacher à nouveau.

Nul ne savait.

Et peut-être était-ce là leur plus grande force. Le doute.

Le Conseil des Gardiens s'imposa peu à peu. Non par la force, mais par la légitimité qu'ils se donnèrent. Ils se placèrent au-dessus des royaumes. Au-dessus des peuples. Au-dessus des religions. Ils affirmèrent parler au nom de l'équilibre. Au nom de la sagesse. Au nom du Flux lui-même.

Les temples se plièrent. Les rois acceptèrent. Car qui oserait défier ceux qui protégeaient le monde du chaos ?

Mais tous ne les acceptèrent pas.

Des religions surgirent, contestant leur autorité. Des sages dénoncèrent leur secret. Des rebelles affirmèrent que les Gardiens n'étaient que des menteurs, des usurpateurs, des tyrans masqués derrière une mission sacrée.

Certains croyaient en eux. D'autres les haïssaient. D'autres encore les craignaient, sans savoir pourquoi.

Le Conseil devint une institution. Puissante. Controversée. Inévitable. Ils surveillaient. Écoutaient. Jugeaient. Parfois, ils agissaient. Un érudit disparaissait mystérieusement après avoir parlé d'une vision du Cœur. Un village était effacé des cartes après qu'une relique suspecte y fut découverte. Une prophétie était brûlée avant même d'être lue.

Les Gardiens ne laissaient rien au hasard.

Ou du moins, c'est ce qu'ils voulaient faire croire.

Car au fond, une question demeurait, gravée dans le cœur de Valdoria. Les Gardiens savaient-ils vraiment où était le Cœur ? Ou étaient-ils aussi perdus que tous les autres, jouant un rôle pour maintenir l'ordre dans un monde qui menaçait de sombrer à nouveau ?

Personne ne le savait. Pas même les Gardiens eux-mêmes, peut-être.







SILVARA, VOIX DES RACINES

Cent ans après la création du Conseil, une voix s'éleva. Une voix que tous connaissaient. Une voix que tous respectaient.

Silvara. Voix des Racines.

Elle était l'une des plus anciennes Dryades de Valdoria. Née dans les premiers jours où le Flux encore libre avait donné naissance aux forêts. Sa sagesse était légendaire. Ses conseils avaient apaisé des guerres. Ses mains avaient protégé des sanctuaires. Les peuples venaient à elle comme on vient à une source claire, cherchant la paix, la vérité, l'équilibre.

Elle avait été, durant des siècles, une alliée fidèle des Gardiens. Elle croyait en leur mission. Elle protégeait les lieux où l'on murmurait que le Cœur pouvait être caché. Elle étouffait les rumeurs. Elle rassurait les âmes troublées.

Mais quelque chose changea en elle.

On ne sait quand exactement. Peut-être fut-ce une vision. Peut-être un rêve. Peut-être simplement le poids des siècles qui l'écrasa. Mais Silvara se mit à douter. Non pas du Cœur. Mais des Gardiens. Elle commença à croire qu'ils mentaient. Qu'ils ne savaient rien. Qu'ils jouaient un rôle, maintenant le monde dans l'ignorance pour mieux le contrôler. Elle se persuada que le Cœur n'était pas protégé. Qu'il était abandonné. Oublié. Perdu quelque part, attendant qu'une main digne le trouve.

Et elle décida que cette main serait la sienne.

Elle quitta les forêts. Tourna le dos au Conseil. Ignora les supplications de ceux qui l'aimaient. Sa quête commença. Non pas une quête de pouvoir. Non. Silvara n'était pas une tyrann. Elle cherchait à sauver.

Elle croyait sincèrement que le Cœur devait être trouvé. Protégé. Gardé par quelqu'un qui comprendrait vraiment son importance. Quelqu'un qui aimait la vie. Quelqu'un comme elle. Quarante ans elle chercha. Quarante ans elle arpenta Valdoria, fouillant chaque forêt oubliée, chaque grotte perdue, chaque montagne sacrée. Elle interrogea les vents. Écouta les arbres. Suivit les murmures du Flux, encore présent mais silencieux. Elle dormait peu. Mangeait moins. Son corps, autrefois lumineux comme la sève de printemps, s'assombrit. Ses yeux, jadis verts et doux, devinrent noirs et fixes.

Elle cherchait. Toujours. Sans relâche.
Et un jour, elle le trouva.

On ne sait pas où. Certains disent dans les profondeurs d'une forêt si ancienne qu'elle n'avait pas de nom. D'autres parlent d'une caverne sous la terre, là où les racines du monde plongent dans l'obscurité. D'autres encore murmurent qu'elle le découvrit au sommet d'une montagne, là où les Trois avaient disparu pour la dernière fois.

Peu importe.

Ce qui est sûr, c'est que Silvara posa sa main sur le Cœur de l'Aube.

Et tout bascula.

Le pouvoir l'envahit. Non pas comme une bénédiction. Mais comme une inondation. Comme un feu qui consume de l'intérieur. Le Cœur était trop vaste. Trop ancien. Trop absolu. Il n'était pas fait pour elle. Pas pour une âme déjà fragilisée par quarante ans d'obsession.

Silvara ne lâcha pas. Elle refusa. Elle crut qu'elle pouvait maîtriser ce pouvoir, l'utiliser pour le bien, pour l'équilibre, pour la vie qu'elle aimait tant.

Mais le Cœur ne se laisse pas maîtriser. Il choisit. Ou il dévore. Et Silvara, fragilisée par quarante ans de quête obsessionnelle, céda.

Elle ne devint pas folle. Non. Ce qui arriva fut pire. Elle resta lucide. Convaincue. Certaine de sa mission. Mais son amour de la vie, autrefois si pur, se tordit en quelque chose de sombre. De fanatique.

Elle comprit que l'équilibre ne pouvait être restauré par la douceur. Que les peuples étaient incapables de sagesse. Qu'ils détruiraient à nouveau le monde s'ils retrouvaient le Flux. Qu'ils devaient être arrêtés. Guidés. Contraints. Et si nécessaire, détruits.

Silvara se proclama Gardienne. La seule. La vraie. Elle affirma que le Conseil était une imposture. Que les Gardiens n'avaient jamais su où était le Cœur. Que l'Oracle mentait depuis des siècles. Qu'elle seule, désormais, protégeait Valdoria.

Mais sa protection devint une menace.

Elle commença à utiliser le pouvoir du Cœur. Non pour créer. Mais pour détruire. Elle effaça des villages entiers qu'elle jugeait corrompus. Fit taire ceux qui s'opposaient à elle. Arracha des forêts pour punir ceux qui avaient osé les profaner. Brûla des temples qu'elle considérait comme hérétiques. Elle n'était plus Silvara, Voix des Racines. Elle était devenue Silvara, Voix de l'Abîme.

Et pourtant, dans son cœur, elle croyait encore sauver le monde. Elle se voyait comme la dernière protectrice. Celle qui oserait faire ce que personne n'avait osé. Imposer l'équilibre. Par la force. Par la destruction. Par l'amour fanatique d'un monde qui ne la comprenait plus.

Les Gardiens se lancèrent à sa poursuite. Mais elle était insaisissable. Elle se déplaçait à travers les racines, disparaissait dans les ombres, réapparaissait là où on ne l'attendait pas. Le Cœur la protégeait. Ou la consumait. Peut-être les deux. Et quelque part, dans les profondeurs de Valdoria, elle continue de marcher. Portant le Cœur. Convaincue de sa mission. Tragique. Dangereuse. Seule.









LA NAISSANCE DE LA QUÊTE

L'Oracle décida d'agir.

Pendant des années, le Conseil avait cherché Silvara. Envoyé des émissaires. Tendus des pièges. Mais elle leur échappait toujours. Le Cœur la protégeait. Ou la guidait. Nul ne savait.

Alors l'Oracle prit une décision que personne n'attendait. Il irait lui-même.

Seul.

Certains dirent que c'était de l'arrogance. D'autres que c'était du courage. D'autres encore que c'était du désespoir. Peut-être les trois à la fois. Mais l'Oracle quitta le Conseil, son bâton à la main, et partit à la recherche de celle qui avait été, autrefois, son alliée.

Il la trouva dans les profondeurs d'une forêt sans nom. Elle l'attendait. Comme si elle avait toujours su qu'il viendrait.

On ne sait pas ce qu'ils se dirent. Certains textes parlent de supplications. D'autres de reproches. D'autres encore de silence. Mais une chose est sûre : les mots ne suffirent pas.

Le combat éclata.

L'Oracle, malgré son âge, était puissant. Il portait en lui des siècles de savoir, de magie ancienne, de connexion avec les restes du Flux encore présents dans le monde. Il frappa avec toute sa force. Avec toute sa volonté. Avec toute la conviction de celui qui croit sauver le monde.

Mais Silvara portait le Cœur.

Et le Cœur ne perd pas.

Elle le repoussa. Le brisa. Le jeta à terre comme on écarte une branche morte. L'Oracle tenta de se relever, encore et encore, mais chaque fois, elle le frappait plus fort. Le Flux répondait à ses moindres gestes. Les arbres se tordaient à son appel. La terre s'ouvrait sous ses pieds.

Le combat faisait rage. Les coups s'échangeaient. La magie déchirait l'air. La forêt entière tremblait sous la violence de leur affrontement.

Et dans ce chaos, personne ne vit ce qui se passa.

Le Cœur se fissura.

Peut-être un choc trop violent. Peut-être une déflagration magique mal dirigée. Peut-être simplement le poids du combat lui-même, trop brutal pour une relique déjà ancienne. Nul ne sut jamais vraiment.

Quatre fragments se détachèrent, tombant au sol dans le tumulte.

Ni Silvara ni l'Oracle ne le remarquèrent immédiatement. Le combat était trop rapide. Trop chaotique. Ils continuaient de s'affronter, aveugles à ce qui venait de se briser.

Puis l'Oracle, brisé, à bout de forces, comprit qu'il allait mourir. Dans un dernier sursaut désespéré, il tendit les mains vers le sol. Non pour frapper Silvara. Mais pour saisir ce qu'il venait enfin de voir. Les fragments. Quatre éclats de lumière gisant dans la poussière.

Il les projeta. Loin. Très loin. Dans des directions qu'il ne choisit pas. Vers des lieux qu'il ne connaissait pas. Il les lança simplement, aveuglément, avec l'espoir qu'ils tombent là où Silvara ne pourrait jamais les trouver.

Silvara baissa les yeux. Comprit. Hurla.

L'Oracle ne perdit pas une seconde. Il s'enfuit.

Il courut. Chancelant. Brisé. Le sang coulant de ses blessures.

Derrière lui, Silvara hurlait, fouillant la clairière, cherchant les fragments qui n'étaient déjà plus là. Mais elle ne le poursuivit pas.

Elle avait perdu une partie de son pouvoir. Et la rage l'aveuglait.

L'Oracle disparut dans les ombres de la forêt. On le retrouva des jours plus tard, à moitié mort, effondré au pied d'un arbre, le bâton brisé entre ses mains. Il murmurait des mots incompréhensibles.

Parlait de lumière. D'ombre. De fragments dispersés.

Puis il perdit conscience.

Des mois passèrent.

Et durant ces mois, Valdoria changea.

Le Cœur, fissuré, ne maintenait plus l'équilibre. Le Flux, jusque-là stable, se mit à vaciller. Les saisons s'entremêlèrent. L'hiver frappa en plein été. Les récoltes brûlèrent sous des gelées impossibles. Les rivières s'asséchèrent du jour au lendemain. Les tempêtes surgirent sans raison.

Le monde devenait chaotique.

Les peuples comprirent que quelque chose s'était brisé. Que l'équilibre, fragile depuis si longtemps, venait de rompre. La peur s'installa. Les révoltes éclatèrent. Les prières montèrent vers des dieux qui ne répondaient pas.

Et l'Oracle, lui, dormait encore.

Lorsqu'il se réveilla enfin, des mois plus tard, le monde qu'il découvrit n'était plus le même. Affaibli. Marqué. Mais vivant. Il écouta les rapports des Gardiens. Les récits de chaos. Les cris de désespoir. Et il comprit qu'il devait agir. Différemment.

Il ne partirait plus seul. Non. Cette fois, il lancerait un appel. Un appel qui traverserait Valdoria. Un appel qui réveillerait les âmes endormies. Il convoquerait des héros.

Non pas des Gardiens. Non pas des sages. Mais des êtres venus de tous les peuples. Des êtres capables de traverser le monde, de fouiller ses recoins, de retrouver les fragments perdus. Des êtres capables de se tenir face à Silvara. Et peut-être, peut-être, de la vaincre.

Ou de la sauver.

L'Oracle ne savait plus.

Mais il savait une chose : le Cœur devait être restauré. Les fragments devaient être réunis. Et Silvara, qu'elle soit sauvée ou détruite, devait être arrêtée.

Ainsi naquit la Quête du Cœur de l'Aube.

Un appel fut lancé. Porté par les vents. Murmuré dans les temples. Gravé sur les pierres des carrefours. Les héros furent convoqués. Non par la force. Mais par le destin. Mais aussi par la nécessité. Car le monde sombrait. Les saisons mouraient. Et le temps pressait.

Certains répondirent par devoir. D'autres par ambition. D'autres encore par peur de voir leur monde disparaître. Mais tous vinrent. Et lorsqu'ils se tinrent devant l'Oracle, dans la salle du Conseil, ils comprirent que leur quête ne serait pas simple. Qu'elle les mènerait aux confins de Valdoria. Qu'elle les confronterait à des choix impossibles. Qu'elle pourrait les briser. Mais ils acceptèrent.

Car dans leur cœur, ils savaient une chose : si les fragments n'étaient pas retrouvés, si le Cœur restait brisé, si le Flux continuait de vaciller, alors Valdoria mourrait. Non pas dans le feu. Non pas dans la gloire. Mais dans le chaos lent et froid d'un monde qui s'effondre.

Ainsi commença la quête. Les héros partirent. Les fragments les attendaient, cachés quelque part dans les profondeurs de Valdoria. Et Silvara, elle, avait disparu. Nul ne savait où elle était. Peut-être cherchait-elle les fragments elle aussi. Peut-être se cachait-elle, affaiblie. Peut-être préparait-elle quelque chose de pire encore.

Personne ne savait.

Mais une chose était sûre : elle reviendrait.

FIN















LA QUÊTE DU COEUR DE L'AUBE

JEU DISPONIBLE LE 12-02-2026